

*The Faces of Janus. Marxism and Fascism and the Twentieth Century* d'A. James Gregor, New Haven et Londres, Yale University Press, 2000, 240 p.

Frédéric Boily

Volume 21, numéro 1, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040307ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040307ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boily, F. (2002). Compte rendu de [*The Faces of Janus. Marxism and Fascism and the Twentieth Century* d'A. James Gregor, New Haven et Londres, Yale University Press, 2000, 240 p.] *Politique et Sociétés*, 21(1), 126–128.  
<https://doi.org/10.7202/040307ar>

---

*The Faces of Janus. Marxism and Fascism and the Twentieth Century*

d'A. James Gregor, New Haven et Londres, Yale University Press, 2000, 240 p.

Le marxisme et le fascisme ne seraient pas des idéologies situées chacune à une extrémité du spectre idéologique. Au contraire, affirme A. James Gregor, les affinités idéologiques et théoriques entre les deux seraient beaucoup plus profondes qu'on le croit généralement. Mais, selon le professeur de science politique à l'Université de Californie (Berkeley), cela n'a guère retenu l'attention des universitaires occidentaux, ceux-ci ayant trop facilement intériorisé les schèmes et le vocabulaire propres à l'analyse marxiste. Ainsi, le mouvement fasciste a été vu comme réactionnaire, fondamentalement violent et irrationnel, alors que les régimes marxistes-léninistes ont été perçus comme rationnels et généreux parce qu'ils voulaient le bien-être général de leur population (p. 3). En conséquence, les horreurs du siècle ont surtout été portées au dossier de l'extrême droite plutôt qu'à celui de l'extrême gauche, encore que cela soit moins vrai depuis la parution du *Livre noir du communisme* (Paris, Robert Laffont, 1997), dont l'auteur semble ignorer l'existence.

Pour comprendre pourquoi les deux idéologies sont vues comme radicalement opposées, A. J. Gregor se propose de revenir aux sources. Les premiers chapitres de l'ouvrage sont donc consacrés à démontrer, si l'on peut dire, la mécanique marxiste de l'analyse du fascisme. Globalement, avance-t-il, les premiers théoriciens marxistes auraient échoué à comprendre l'émergence du fascisme italien parce qu'ils étaient incapables de se rendre compte de l'autonomie politique des fascistes. Ces derniers étaient vus comme de simples « outils de la réaction » dans les mains des détenteurs des moyens de production. L'identité des « véritables maîtres » du fascisme, et l'auteur ne se prive pas de le montrer, n'a cessé de changer d'une plume à l'autre. Par exemple, au début des années 1920, Giulio Aquila (un intellectuel hongrois) soutient que le fascisme est l'instrument du capitalisme industriel, alors qu'à la fin de ces mêmes années, Palmiro Togliatti avance plutôt que les fascistes sont les laquais de « *la grossa borghesia* ».

Au-delà de la véritable identité des « maîtres » du fascisme, ces théories, explique A. J. Gregor, reposent sur l'interprétation – notamment avancée par

Daniel Guérin ou encore par le marxiste-léniniste d'origine indienne, Rajani Palme Dutt (1896-1974) – que le fascisme est la réponse réactionnaire du capital lorsque le système capitaliste entre en phase de sénescence. Cette interprétation évolue dans le temps et, au début des années 1960, certains marxistes sont de plus en plus prêts à reconnaître que le contrôle des moyens de production n'assure pas automatiquement celui de l'appareil politique. Par exemple, Nicos Poulantzas (*Fascisme et dictature*, Paris, Seuil/Maspero, 1974) se distingue des canons marxistes-léninistes en accordant davantage d'autonomie au politique. Toutefois, A. J. Gregor juge durement l'absence de confirmation empirique pour étayer les théories de Poulantzas, un reproche d'ailleurs adressé à presque tous les autres penseurs marxistes. L'évolution vers une reconnaissance de l'autonomie du politique se fait notamment dans le bouillonnement des luttes sino-soviétiques où, à force de s'accuser mutuellement d'être fascistes, on en est aussi venu à reconnaître le caractère fasciste des régimes marxistes-léninistes.

Mais l'analyse d'A. J. Gregor dépasse la simple revue critique des théories marxistes du fascisme, puisqu'il cherche aussi à montrer l'inspiration théorique commune aux deux idéologies. Fascisme et communisme, avancé-t-il, reposeraient sur le même socle conceptuel de l'antilibéralisme où le collectif prime sur l'individu, la société étant perçue comme un « organisme » dont les individus dépendent pour leur survie et leur épanouissement. Aussi méfiantes l'une que l'autre envers le système parlementaire, les deux idéologies auraient également été habitées par une même passion révolutionnaire ainsi qu'une même volonté de créer une nouvelle société et un nouvel homme (p. 5, 166-167). Voilà pourquoi, selon l'auteur, on observe fréquemment des hommes qui partent de l'extrême gauche pour se réfugier dans le fascisme. À cet égard, A. J. Gregor pense que Moses Hess (le « rabbin communiste ») fut l'un des premiers exemples de cette migration, puisque, dès 1862, il embrasse le nationalisme autoritaire, voire le racisme biologique, dans son ouvrage *Rome et Jérusalem*. Par la suite, dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, des hommes du sérail socialiste européen comme Henri de Man, Marcel Déat, sans oublier Mussolini, ensorcelés par les sirènes du national, délaissent également la terre promise de l'internationalisme et de la lutte des classes pour celle du chauvinisme national et de l'autoritarisme étatique.

C'est là une tendance que l'on observerait encore aujourd'hui en ex-URSS, longtemps héraut de l'antifascisme. Le proto-fascisme serait notamment présent au sein du Parti communiste de la Fédération de Russie de Guenadi Ziouganov, particulièrement quand ce dernier se fait l'avocat d'un nationalisme mystique et parle de réhabiliter l'empire russe. Le Parti libéral démocrate de Vladimir Jirinovsky en constituerait aussi un autre exemple. Surtout, ce proto-fascisme ne serait pas seulement un phénomène d'exportation, puisqu'il aurait ses racines dans l'histoire du marxisme, et c'est l'effondrement de l'URSS qui lui aurait fourni, croit A. J. Gregor, un terreau – une situation de crise – pour renaître (p. 107). Ainsi, certains marxistes d'aujourd'hui font comme ceux d'hier : ils se rallient à l'idée que la modernisation économique du pays se fera seulement sous la conduite d'un État autoritaire

baignant dans la rhétorique de l'humiliation nationale. L'auteur voit également poindre le fascisme du côté de l'après-maoïsme chinois, notamment à partir du milieu des années 1990. Pour moderniser la Chine, on adopte aussi la rhétorique de la nation outragée et de l'union de tous les Chinois dans un même « amour du pays » tout en reléguant aux oubliettes la lutte des classes (p. 180-181). En fait, A. J. Gregor croit que le fascisme surgit partout où l'on peut agiter le drapeau de l'humiliation collective. Les intellectuels fascistes, selon lui, ont bien compris ce point, et c'est ce qui a fait le succès de leur idéologie au cours du xx<sup>e</sup> siècle et qui pourrait encore le faire dans l'avenir.

Il faut cependant se demander pourquoi l'auteur n'a rien dit sur le système concentrationnaire soviétique. Le lecteur était en droit de s'attendre à ce qu'il lui parle du Goulag, lequel apparaît presque comme consubstantiel au régime, puisque, dès 1918, Lénine réclame l'augmentation du nombre de lieux de détention et que des millions d'hommes y seront envoyés pendant des décennies. Or, on ne compte guère plus d'un seul camp digne de ce nom en Italie, soit celui de Ferramonti, lequel a même été décrit par certains comme un « oasis de paix » ! (Joël Kotek et Pierre Rigoulot, *Le siècle des camps. Détention, concentration, extermination. Cent ans de mal radical*, Paris, JC Lattès, 2000.) Peut-on imaginer pareille description des camps de la Kolyma sans parler du terrible Laogai chinois ? En fait, A. J. Gregor a raison de dire que la violence d'État était bien plus forte dans les régimes marxistes-léninistes que fascistes (p. 171). Mais, justement, cela ne devrait-il pas l'amener à penser que les régimes marxistes-léninistes se rapprochent davantage du nazisme, autre exemple funeste où le système concentrationnaire a exercé ses ravages, que du fascisme ? Il y avait là, me semble-t-il, un problème intellectuel sérieux qui demandait davantage d'explications.

Toutefois, on ne sort pas de la lecture de cet ouvrage sans convenir de la porosité des frontières idéologiques entre le marxisme et le fascisme, ni sans voir qu'il existe bien des affinités théoriques entre les deux. La déconstruction de l'analyse marxiste du fascisme à laquelle l'auteur procède est également rondement menée et utilement résumée dans la chronologie narrative en annexe. Voilà, à mon avis, le point fort de l'ouvrage. Enfin, en révélant les tendances fascistes à l'œuvre dans la période post-communiste russe et post-maoïste chinoise, l'auteur montre que l'on n'en a peut-être pas encore terminé avec le spectre du fascisme.

Frédéric Boily  
*Université du Québec à Chicoutimi*